

JEAN-PHILIPPE WARREN

UNE DOUCE ANARCHIE

LES ANNÉES 68 AU QUÉBEC



Extrait de la publication
BORÉAL

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

UNE DOUCE ANARCHIE

DU MÊME AUTEUR

Ils voulaient changer le monde. Le militantisme marxiste-léniniste au Québec, Montréal, VLB, 2007.

Hourrah pour Santa Claus! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec (1885-1915), Montréal, Boréal, 2006.

Edmond de Nevers. Portrait d'un intellectuel, Montréal, Boréal, 20050.

L'Engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955), Montréal, Boréal, 2003.

É.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la « Grande Noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, Montréal, Septentrion, 2002.

Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970), Québec, Presses de l'Université Laval, 1998.

Jean-Philippe Warren

UNE DOUCE ANARCHIE

Les années 68 au Québec

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : Jean Gladu

© Les Éditions du Boréal 2008
Dépôt légal : 2^e trimestre 2008
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumn

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Warren, Jean-Philippe, 1970-

Une douce anarchie : les années 68 au Québec

Comprend des réf. bibliogr. et un index

ISBN 978-2-7646-0595-0

1. Anarchisme – Québec (Province) – Histoire – 20^e siècle. 2. Québec (Province) – Histoire – 1960-1976. 3. Jeunesse – Québec (Province) – Histoire – 20^e siècle. 4. Années soixante (vingtième siècle). I. Titre.

HX850.Q8W37 2008 320.5⁷70971409046 C2008-940691-5

*Je rampe,
tu rampes,
il rampe,
nous ne rampons pas,
vous rampez,
ils rampent.*

ANONYME, 1968

INTRODUCTION

L'ombre de la nostalgie

Nous assistons à la fabrication d'un monde jeune, un monde où débordent les signes extérieurs de santé juvénile, un monde dans lequel les jeunes eux-mêmes peuvent se reconnaître et se regarder le nombril comme dans un miroir. C'est ce miroir qu'il faut fracasser. Pendant que la jeunesse se pâme devant son miroir de contestation et se délecte dans sa révolte, elle ne vit pas cette contestation et cette révolte en actes. On nous dit : « Il faut permettre aux jeunes de dessiner la société de l'an 2000. » La société de l'an 2000, on s'en crisse.

ANONYME, 26 septembre 1970

L'histoire des années 1960 fascine. En elle se réfractent les espoirs les plus nobles et les plus fous d'une génération. A-t-on jamais autant rêvé et déliré qu'à cette époque où l'avenir semblait une page vierge sur laquelle imprimer sa volonté et son désir ? Durant une décennie, des hommes et des femmes ont poussé la témérité jusqu'à croire à l'impossible et ont voulu reprendre *ab ovo* la création du monde. Voilà qui n'est guère banal.

Certains événements ont, plus que d'autres, frappé les esprits. L'un d'eux est sans conteste la grande grève des cégéps d'oc-

tobre 1968. Pendant deux semaines, certains établissements ont été occupés jour et nuit par des étudiants qui s’y étaient barricadés sous la bannière du « pouvoir étudiant ». En 1972, quatre ans après ces troubles, dont nous reparlerons en détail, un auteur pouvait écrire : « Pensez donc, il y a des gens pour qui octobre 68, c’est le bon vieux temps ! Vous n’avez tout de même pas oublié ; c’était la fête : les collèges occupés, les journées d’études qui duraient des semaines, 7 000 manifestants dans la rue pour saluer l’avènement d’une nouvelle force sociale, *le pouvoir étudiant*. [...] On frémissait aux paroles du vice-président de l’UGEQ : “Il n’y a plus rien de normal ; le normal, c’est ce que nous allons créer maintenant¹ !” » Ces protestations s’abreuyaient à un courant contestataire mondial. La jeunesse de Paris, de Berlin, de Tokyo, de Mexico, de San Francisco et de Montréal promettait de s’embraser, à en croire des témoins de l’époque qui voyaient dans ce soulèvement le signe d’un ras-le-bol généralisé et une volonté de changer les bases de la société humaine. Que ce soit dans les établissements scolaires ou en dehors de ceux-ci, les jeunes auraient partout cherché à faire triompher un mode de vie alternatif. « Les jeunes ont contesté directement les institutions de la vie et de la culture, la société technologique et bureaucratique, la répression hiérarchisée de la liberté. À Montréal comme ailleurs, les jeunes ont opposé à cette société l’utopie d’une société autogérée, le projet d’une culture neuve². » Ceux qui sont parvenus à la maturité politique pendant ces « années de rêve » aiment raconter, encore aujourd’hui, leurs faits d’armes de collégiens et les joyeuses *carabinades* de leur adolescence. À les en croire, les marches triomphales dans les rues de Montréal et les manifestations monstres formaient à ce moment le pain quotidien de tout étudiant respectable³. Ils ne brandissent pas Octobre 68 comme un drapeau, ils n’en parlent pas forcément comme d’un point tournant de l’histoire québécoise récente, mais ils n’en cherchent pas moins à rappeler les années 1960 à la mémoire comme une époque de mobilisation et de critique permanentes.

De tels récits aident à entretenir une certaine nostalgie envers les utopies de cette période iconoclaste, comme si, depuis lors, la



Environ 7 000 étudiants prirent part à la grande marche du 21 octobre 1968. Gonflés d'espoir, les jeunes contestataires criaient : « Nous sommes le pouvoir! », « Merde à l'ordre établi! » et « Nous allons changer le monde! » (21 octobre 1968, archives *La Presse*, photo : Réal Saint-Jean.)

société québécoise n'avait pas réussi à retrouver un semblable niveau d'espérance et de courage. À travers la mémoire glorieuse de ces chahuts et de ces monômes, le mythe fondateur de la révolte estudiantine continue d'agir sur les consciences d'aujourd'hui, alors que la démobilisation collective s'éternise, justement parce que cette époque marquerait, face à notre lassitude et à nos défections, une merveilleuse parenthèse d'audace et d'innocence. « Malgré plusieurs critiques adressées au mouvement étudiant dès la fin des années 1960 et au début des années 1970, la nostalgie de cette époque s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle est même renforcée régulièrement par le discours d'anciens militants de ces années de ferveur qui n'hésitent pas à reprocher aux plus jeunes leurs revendications trop frileuses. [...] Les jeunes en sont venus eux-mêmes, en se comparant à la génération des années 1960, à se décrire comme

passifs ou apolitiques tant le modèle paraissait sans faille⁴. » L'image d'une jeunesse ardente constitue une pièce essentielle du grand récit de la Révolution tranquille. L'explosion des premières bombes du FLQ, en avril 1963, aurait sonné le début des « années magiques », le Québec entrant alors « en état de transe, à la fois galvanisé et apeuré par les actions d'une jeunesse qui n'aura de cesse, pour un temps, de vouloir changer le monde⁵ ». D'un bout à l'autre de la planète, et dans ce coin de pays en particulier, la génération des 15-30 ans, en cela bien différente de celle qui lui a succédé, aurait sans cesse logé à l'avant-garde des combats pour l'égalité, la liberté et la justice.

La rapidité avec laquelle cette mélancolie collective s'est imposée incite à s'interroger sur l'intensité de la révolte québécoise dans la décennie 1960. Est-ce tout simplement une génération qui se célèbre en magnifiant aujourd'hui les passades idéologiques de sa jeunesse, ou bien le printemps du monde a-t-il vraiment eu lieu, aussitôt écrasé par des pouvoirs conservateurs ou trahi par la course de l'histoire ? Les années 1960 furent-elles si douces et si belles pour les témoins de cette époque parce qu'ils avaient alors 20 ans et qu'ils sont portés aujourd'hui à idéaliser le temps passé à l'université ou au collège, ou faut-il les croire quand ils nous parlent, non sans émotion, d'une décennie où l'on avait le courage de se donner corps et âme à la révolution ? La génération montante d'il y a 40 ans était-elle aussi conscientisée, aussi politisée qu'on veut le croire, ou est-ce là le résultat d'une simple illusion d'optique, les soixante-huitards grandissant des faits qui, dans le contexte actuel, paraîtraient bien futiles et bien dérisoires ? En bref, la révolte étudiante des années 1960 est-elle un mythe ou une réalité ?

À rebours d'un certain récit consacré, disons que la deuxième moitié de la décennie 1960 fut loin de correspondre à un moment de complète effervescence révolutionnaire. Il ne faut surtout pas prendre les acteurs au mot et admettre sans réserve l'image d'une révolte unanime et radicale pendant les « années 1968 » (selon la très juste expression de Bernard Lacroix⁶), c'est-à-dire pendant

la parenthèse de 1967-1970. Il n'y a eu, au fond, que quelques larges rassemblements, suivis par de telles accalmies qu'elles ont confondu les leaders eux-mêmes. Les revendications parfois violentes contre l'ordre établi n'ont pas eu l'ampleur d'une déferlante. Ces émeutes et des chahuts ont perturbé la vie des écoles, des collèges et des universités jusqu'à faire croire aux plus optimistes (ou aux plus pessimistes, selon l'orientation politique) qu'un soulèvement populaire allait embraser la province, mais cette agitation fut, sauf exception, l'œuvre d'une minorité plus ou moins influente, assez velléitaire par ailleurs, et ses pétarades et ultimatus n'ont jamais réussi à inquiéter sérieusement le pouvoir. Tout en reconnaissant au mouvement étudiant le rôle novateur et progressiste qu'il a joué, il faut se garder de succomber à une sacralisation de son histoire. Des auteurs français ont fait de Mai 68 une sorte de monument intouchable, un mausolée élevé à la gloire des martyrs de l'idéal militant. À force de répéter que ces années furent extraordinaires, sulfureuses, exaltantes, sublimes, on en oublie de dire qu'elles furent aussi des années de profond découragement. En ce qui concerne le Québec, une semblable réserve est de mise. Le spectacle offert par les années 1968, ce ne fut pas celui d'une génération qui, levant le poing dans un seul et même élan, voulut combattre l'ordre établi et jeter à bas toutes les formes d'asservissement du plus faible par le plus fort. Le lecteur m'excusera, pour cette raison, d'avoir insisté sur l'abattement qui régnait au sein des mouvements étudiants peut-être tout autant que sur l'enthousiasme soulevé par cette époque d'engagement.

Bien sûr, les moins de 30 ans formaient alors un groupe dont l'éthique activiste et la vision du monde différaient de celles de leurs parents; néanmoins, leur militantisme politique ne devrait pas être exagéré par ceux qui s'ennuient d'un temps où la jeunesse aspirait à changer le monde. D'autant plus qu'il serait réducteur de faire des cadets et des aînés deux classes étanches et homogènes. Moults adultes dénonçaient au même moment « un Québec qui s'ankylose peu à peu sous le poids d'une administration dictatoriale », « une réforme scolaire faite par des théoriciens de l'ensei-



De multiples groupes rivalisent pour le monopole de la légitimité politique dans les années 1968, ce dont témoignent les conflits entre le French Power, le Women Power, le Black Power et, bien entendu, le pouvoir étudiant. On parle même de mettre l'imagination au pouvoir! (*Le Quartier latin*, 22 octobre 1968, p. 10.)

gnement, où la base même de l'éducation, c'est-à-dire la relation maître-élèves, semble avoir été oubliée au profit des options, du béton et de l'audio-visuel », et « une société dans laquelle tout se mesure en termes d'efficacité et de rentabilité ». À l'inverse, dans les journaux étudiants, les témoignages de dissidence par rapport aux grèves et aux démonstrations de force n'étaient pas absents. La division régnait dans les rangs des associations collégiales et universitaires. Aussi faut-il être d'accord avec Raymond Hudon et Bernard Fournier quand ils cherchent à briser quelques images d'Épinal qui continuent à meubler l'imaginaire collectif québécois contemporain : « Rarement se demande-t-on si les membres des générations précédentes furent vraiment plus engagés à l'époque de leur propre jeunesse. Peut-être, de fait, les présomptions de dépolitisation de la jeunesse actuelle reposent-elles en partie sur la supposition — évidemment erronée — que le militantisme jeune que l'on a retenu du passé était celui de toute la jeunesse du moment⁷. » Il faut avouer que pareille supposition rend difficile une analyse objective des événements. En faisant comme s'il n'y avait eu, dans les années 1960, que des aînés conservateurs et moutonniers et des cadets révolutionnaires, on cède à un mythe qui obscurcit plus qu'il n'éclaire le sujet d'étude.

La difficulté que certains éprouvent à cerner la portée et le sens des utopies véhiculées par la jeunesse des années 1968 m'a

convaincu d'entreprendre l'analyse du mouvement étudiant. Non pas afin de remplacer une mémoire fautive par une histoire objective, mais afin de comprendre la nature et le sens du mythe des années 1960 en le situant dans une juste perspective, à la fois plus circonscrite et plus contextualisée. Une telle analyse semble d'autant plus bienvenue que, « contrairement à leurs collègues européens, les intellectuels québécois écrivent peu d'articles et de livres sur l'engagement étudiant lui-même. D'ailleurs, dans les ouvrages d'histoire contemporaine du Québec, les références à la contestation étudiante d'octobre 1968 sont rares et brèves⁸ ». La publication récente de quelques travaux sur la jeunesse québécoise, quoique fort heureuse, nous a peu guéris de cette méconnaissance, puisque la plupart de ceux-ci portent sur l'immédiat après-guerre⁹. Bien que des mémoires de maîtrise aient abordé, par exemple, les tribulations ou les idéologies de la CADEUL, de l'AGEUS et de l'AGEUM (voir la bibliographie en fin de volume), il n'existe à l'heure actuelle aucune analyse générale du mouvement étudiant québécois d'après l'enclenchement des réformes préconisées par le rapport Parent, et en particulier d'après la création des cégeps, à la toute fin de la décennie, alors que ce mouvement prétend constituer un véritable contre-pouvoir¹⁰.

Il y a beaucoup plus à raconter sur cette période que ce qui se trouve dans cet essai. D'un côté, il aurait été tentant d'élargir à l'échelle de la jeunesse québécoise un propos qui se limite aux mouvements étudiants, les leaders de ces associations n'hésitant pas à s'offrir comme porte-parole de leur génération. Ce livre, cependant, ne porte pas sur les jeunes. S'il semble parfois déborder son cadre d'analyse, c'est seulement que, pour la première fois dans l'histoire du Québec, la majorité des gens de moins de vingt ans se retrouvaient sur les bancs d'école, et que, selon une pente en quelque sorte naturelle, les observateurs du moment ne pouvaient s'empêcher d'amalgamer cette catégorie d'âge et la classe des étudiants. À cette première généralisation s'en ajoute une seconde. Certains ont pu s'imaginer que la jeunesse étudiante, partout la même de New Delhi à Chicago, ne se distinguait pas non plus à

Montréal et en régions. Cette homogénéisation était d'autant plus facile à faire qu'environ 60 % des universitaires du Québec étaient, à l'époque, inscrits dans l'un ou l'autre des établissements mont-réalais, et que, par voie de conséquence, les événements dont ce livre retrace la chronologie se déroulaient pour la plupart dans la métropole. Il faut toutefois prendre garde de ne pas plaquer sur les cégéps de Gaspésie, de Québec ou de Mauricie des comportements qui affectaient au premier chef les établissements de Longueuil, Maisonneuve ou Ahuntsic. Pour des raisons évidentes, l'activisme était beaucoup plus prononcé là qu'à l'extérieur de la métropole. Les groupes étudiants les plus révolutionnaires avaient pignon sur rue autour du mont Royal. Qu'on ne s'étonne donc pas si cet essai parle beaucoup plus de ce qui se passait à Montréal qu'à Chicoutimi ou Gaspé.

Par ailleurs, je reconnais sans peine que l'idéologie anarchiste qui donne sa couleur aux années 1968 a sans cesse rivalisé, sans jamais triompher, avec l'idéologie réformiste partagée par les membres des facultés universitaires plus professionnelles (écoles polytechniques, facultés de génie, etc.) ou par les cégépiens des secteurs techniques. La volonté de procéder à des changements méthodiques et progressifs n'a jamais, loin de là, disparu du paysage scolaire. Dans cet essai, si j'ai voulu me concentrer sur la posture anarchiste¹¹, c'est que celle-ci reste sans doute la plus emblématique de cette période turbulente, et qu'elle joue dans le façonnement des utopies un rôle sans commune mesure avec son poids politique réel. Encore aujourd'hui, les années 1968 continuent d'exercer une sourde fascination d'abord en vertu de leur démesure et de leur idéalisme. C'est donc de cette démesure et de cet idéalisme que l'historien doit partir pour saisir les avatars d'une frange radicale du mouvement étudiant qui, issue de l'idéologie réformiste de la Révolution tranquille, finira par implorer dans le spontanéisme. Par rapport aux années 1960, les années 1968 font contraste, et il ne faudrait pas confondre une décennie de changements mesurés avec trois ou quatre ans de discours agressifs et passionnés. Les slogans qui bourdonnent encore à nos oreilles (« L'imagination au pou-

voir », « Interdit d'interdire », « Sous les pavés, la plage », etc.) évoquent une idée d'émancipation totale, une protestation contre toute forme d'autorité ou de hiérarchie. Cette effervescence continue aujourd'hui encore d'assurer aux années 1968 leur formidable attrait. La libération, tant sexuelle que nationale, tant vestimentaire que musicale, affectait les institutions, les valeurs et les normes. L'ensemble de la société québécoise semblait soudain devoir être remis en question. L'anarchisme, déclarait-on avec assurance, c'est la force des choses. Mais, comment comprendre cet emballement libertaire? Et surtout, quelles en furent les conséquences sur le mouvement étudiant québécois? En éclairant le climat à la fois festif et radical d'une partie de la jeunesse québécoise de cette époque, j'essaie du même souffle de cerner les causes de la débandade qui suivit cet emballement collectif. Entre la relative apathie étudiante de 1967 et l'affaissement militant de 1970, qu'est-ce qui peut bien expliquer le sursaut de révolte des années 1968? Voilà la question centrale qui oriente cette analyse historique.

Ce livre a bénéficié des nombreux et judicieux commentaires d'Ivan Carel, Robert Comeau, Gilles Gagné, Yves Gingras (à qui je dois un merci particulier), Stanley Gray, Véribibe Huard, Nicole Laurin, Sean Mills et Céline Saint-Pierre. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés. L'équipe du Boréal a accompli un formidable travail d'édition, en particulier Jean Bernier, dont la plume alerte a permis de redresser bien des passages alambiqués ou boiteux. Ce livre est dédié à Apolline — pour qui, désormais, les jours se lèvent.

CHAPITRE 1

La montée du syndicalisme étudiant

Plus démocratique, l'université doit être en même temps plus efficace, ce qui implique qu'elle doit être dirigée par des hommes compétents, choisis pour leur compétence, ce qui implique aussi qu'elle doit répondre avant tout aux besoins fondamentaux de la société, ce qui implique qu'elle doit assumer consciemment sa responsabilité publique, ce qui implique enfin qu'elle doit fonctionner dans un esprit démocratique. Voilà notre profonde conviction.

AGEL, 1965

Avant d'aborder la montée en force de l'idéologie libertaire propre aux années 1968, encore faut-il comprendre l'univers dont elle est issue. Il importe de revenir aux sources de cette histoire. Il serait en effet difficile de nier l'existence d'associations étudiantes dynamiques avant l'enclenchement de la Révolution tranquille et de faire comme si tout commençait d'un seul coup avec l'élection du gouvernement libéral de Jean Lesage, en juin 1960¹. L'histoire du mouvement étudiant avant cette date ne se résume pas aux charivaris d'un groupe turbulent, fêtard et insouciant, comme si les universitaires de cette période avaient été désinvestis du moindre sens des responsabilités sociales².

Carabins et poutchinettes

Les étudiants des années 1950, ceux de l'Université de Montréal en particulier, s'engagent dans trois formes principales d'action sociale. Sur la scène internationale, ils tentent de définir les moyens d'assurer la paix mondiale et de participer à la concorde des peuples après les fureurs et les violences de la Seconde Guerre mondiale. En favorisant, à des degrés divers, la politique de la main tendue aux communistes, en s'impliquant auprès d'organismes pan-canadiens d'entraide ou en dénonçant la situation précaire des populations africaines et asiatiques, ils veulent susciter une mobilisation autour des idéaux d'égalité et de fraternité. Dans le domaine religieux, intellectuel et moral, ils dénoncent le « désordre établi » dans la province, la corruption des valeurs, l'enfermement de la pensée intellectuelle, n'hésitant pas, à l'occasion, à citer l'écrivain français André Gide pour l'authenticité de sa quête personnelle. Ils appellent à briser les œillères de la société en faisant de la religion une conversion perpétuelle plutôt qu'un bréviaire ritualisé, de la morale un appel plutôt qu'une liste d'interdits, de la vie intellectuelle une aventure dans l'inconnu plutôt qu'une soumission aux autorités consacrées³. Ils s'engagent enfin dans le procès du système d'éducation en plaidant pour sa démocratisation et sa modernisation. Devant l'inertie du gouvernement québécois, ils deviennent progressivement favorables à l'ingérence fédérale ; devant les déficiences de plus en plus évidentes de l'Église, ils glissent lentement vers l'étatisation du domaine scolaire. Ils esquissent ainsi les grandes lignes d'un projet réformiste qui sera leur principal cheval de bataille sous le régime duplessiste.

On devine derrière les balbutiements de ces carabins — les Hubert Aquin, Pierre Perrault, Robert Bourassa, Camille Laurin et Claude Bélard, tous voués à une célébrité plus ou moins grande — la promesse des réalisations futures. Il faut néanmoins émettre deux réserves face à cet engagement dans l'immédiat après-guerre, si l'on veut cerner pourquoi les acteurs des années 1960 croiront établir une politique étudiante différente. Ces derniers seront à

Table des matières

INTRODUCTION • L'ombre de la nostalgie	9
CHAPITRE 1 • La montée du syndicalisme étudiant	19
CHAPITRE 2 • <i>Causes without rebels</i>	45
CHAPITRE 3 • « Dialoguer, c'est se faire fourrer »	67
CHAPITRE 4 • La révolte d'Octobre 1968	99
CHAPITRE 5 • La révolution dans la Révolution tranquille	133
CHAPITRE 6 • Vers un mouvement « méchant »	155
CHAPITRE 7 • Opération McGill français	185
CHAPITRE 8 • Mais où sont les cégeps d'antan ?	209
CONCLUSION • Ils ont vingt ans, et puis après	235
Abréviations	259
Bibliographie sélective	261
Notes	275
Index	303



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2008
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

JEAN-PHILIPPE WARREN

UNE DOUCE ANARCHIE

LES ANNÉES 68 AU QUÉBEC

La mémoire des « années 68 » (1967-1970) évoque, pour l'ensemble du mouvement étudiant québécois, un moment de profonde dérive anarchiste. À en croire les témoignages actuels, il semble que l'on n'ait jamais autant rêvé et déliré que pendant cette décennie où les jeunes découvraient en masse les plaisirs du triptyque « sex, drugs & rock'n'roll ».

Qu'en est-il vraiment ? Que s'est-il passé à la fin des années 1960, entre la disparition des collèges classiques et la crise d'Octobre ? Les années 1960 furent-elles si douces et si belles pour les acteurs de cette époque parce qu'ils avaient alors vingt ans, et qu'ils sont portés aujourd'hui à idéaliser le temps passé à l'université ou au collège, ou faut-il les croire quand ils nous parlent d'une décennie où l'on avait le courage de se donner corps et âme à la révolution ?

C'est afin de cerner la portée et le sens des utopies véhiculées par la jeunesse de l'époque que Jean-Philippe Warren a entrepris l'analyse des chahuts étudiants dans la deuxième moitié de la décennie 1960. En revenant sur l'histoire turbulente des mouvements les plus radicaux, l'auteur nous oblige à réévaluer la place de ces années mythiques dans la création du Québec contemporain et l'héritage qu'elles nous ont légué.

Jean-Philippe Warren est professeur au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Concordia, où il est titulaire de la Chaire d'étude sur le Québec. Il a publié, aux Éditions du Boréal, L'Engagement sociologique, la tradition sociologique du Québec francophone (prix Clio et prix Michel Brunet), Edmond de Nevers, portrait d'un intellectuel, 1862-1906 et Hourra pour Santa Claus ! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec 1885-1915.

Extrait de la publication